

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 24, AV. DUQUESNE, PARIS 7^e - 01 53 69 00 25

L'A.D.I.R. vue à travers ses Archives

Déposées en juin 2000 à la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (B.D.I.C.) comme nous en avons décidé (cf. Rapport moral, V.V. 274), nos archives donnant déjà matière à recherches, M. Philippe Mezzasalma nous livre les résultats de ses premiers travaux.

La force du témoignage, pour le citoyen né après la guerre, est de faire surgir le passé dans le présent, soit un processus de restitution des événements créé par celui qui a vécu et vu ce dont il parle.

Mais au-delà de l'émotion née du récit, malgré les nombreuses similitudes de parcours des déportés, le lecteur contemporain peut avoir du mal à juxtaposer certains faits, certains récits de manière à appréhender l'ensemble du système de répression nazi. En 1995, Jorge Semprun et Elie Wiesel, qui survécurent tous deux à Buchenwald, sans se rencontrer à l'époque, constataient que la réalité du camp est propre au vécu de chaque concentrationnaire.

La confrontation des témoignages avec des archives, quand celles-ci sont parvenues jusqu'à nous, contribue à enrichir la connaissance globale que l'on peut avoir du système concentrationnaire, mais aussi permet de retrouver des visages disparus, de redonner un nom, un itinéraire à toutes celles et ceux que le régime nazi voulut faire disparaître dans « la nuit et le brouillard ».

Aussi un fonds d'archives exhumé ou rendu public offre une expérience, à chaque fois unique pour un chercheur, tant sur le plan intellectuel qu'émotionnel, de contribuer à faire progresser une connaissance du système concentrationnaire que les nazis avaient souhaité rendre inintelligible. C'est ainsi le cas des archives de l'ADIR.

De prime abord, celles-ci paraissent peu volumineuses pour une association née dès la Libération. Puis, l'émotion naît de la surprise : outre les archives de l'ADIR proprement dites sont rassemblés des documents collectés par l'ADIR depuis 1945, lettres d'adhérentes relatant leur libération des camps, listes des premières déportées rapatriées en France, textes de chansons de Fresnes ou du Cherche Midi, carnets de recettes de cuisine rédigés à Ravensbrück, objets fabriqués dans les camps, photographies prises en Suède... Autant de documents de l'époque même de la déportation, ou de la libération qui permettent au chercheur de matérialiser

en partie ce qu'il a pu lire auparavant. Documents bouleversants pour toute personne s'intéressant à l'histoire de la Résistance et de la Déportation, ils sont complétés par une quarantaine de manuscrits dactylographiés inédits rédigés dans les décennies qui suivirent la guerre.

Le caractère de l'association apparaît ainsi dès ses origines, dont témoignent ses archives : au premier chef, une association de résistantes déportées, soucieuses de conserver la mémoire de leurs camarades non revenues, et de leur faire rendre l'hommage qu'elles méritent.

Apparaît aussi le souhait de conserver en son sein cet esprit de la Résistance, au-delà des clivages politiques éventuels, renforcé par la solidarité rencontrée au camp. Outre le caractère social d'entraide de l'ADIR, décelable dans nombre de correspondances du secrétariat général, l'amitié est bien présente, le ton absolument différent des autres associations.

Enfin, une part importante des dossiers reflète les combats menés par l'ADIR pour la reconnaissance des expérimentations pseudo-scientifiques des nazis à Ravensbrück, au travers notamment les dossiers et les correspondances entre Caroline Ferriday et Anise Postel-Vinay, témoignages des démarches effectuées pendant près de dix ans pour faire reconnaître, soigner et indemniser par le gouvernement de la RFA celles que la presse occidentale connut alors sous le noms des « lapins » de Ravensbrück. D'importants dossiers de la commission étudiant la possibilité de faire indemniser les victimes de ce type d'expériences par la RFA mettent en exergue l'authentique volonté de rigueur scientifique déployée pour l'établissement de la vérité sur les camps. De ce point de vue, l'ADIR semble en effet avoir joué un rôle *précurseur*. La volonté de poursuivre les criminels nazis après guerre prend ici toute sa mesure, avec par exemple les dossiers de personnes répondant à l'appel à témoins à charge lors de la préparation du procès Clauberg*.

(suite p. 6)

Voyage à Buchenwald

Récit de Raymonde Garin

Les Femmes oubliées de Buchenwald est le titre de l'exposition qui s'est ouverte le 1^{er} septembre dernier dans ce grand camp de déportation essentiellement réservé aux hommes.

Il faut bien préciser qu'à part de rares exceptions les femmes n'ont pas franchi la porte du camp mais ont été détenues dans vingt-sept Kommandos qui se trouvaient sous la férule du Kommandant de Buchenwald et que leur sort dramatique est évoqué pour la première fois.

Plus de 26 000 déportées, de trente nationalités, furent transportées d'Auschwitz et Maidanek, de Ravensbrück et de Bergen-Belsen, mais aussi d'autres lieux dans des petits camps établis d'est en ouest : de l'Elbe au Rhin, du nord au sud : dans les régions de Magdebourg et Neustalt.

En juin 1944, la guerre totale voulue par Hitler transforme l'Allemagne en une formidable usine d'armement.

Les déportés, hommes et femmes, sont corvéables à merci, de plus ils ne coûtent rien à nourrir, leur mort importe peu. C'est ainsi que tant de femmes, *stücken* de ces nombreux Kommandos, sont contraintes à toutes sortes de travaux, plus durs les uns que les autres. Je n'en citerai qu'un : celui démentiel effectué par des camarades dans les Hauts Fourneaux d'Essen.

Dans ces petites structures où elles sont plus repérables que dans les grands camps, les détenues ne peuvent échapper à la surveillance des *Offizierinnen*.

De plus, très souvent considérées comme de très mauvaises ouvrières – pour la plus grande satisfaction de la plupart – certaines seront traînées de Kommandos en Kommandos – en wagons à bestiaux le plus souvent – mais parfois à pied.

Pour les malades, les blessées, les soins sont rares, les médicaments pratiquement inexistantes et entrer au *Revier* est considéré comme un acte de paresse (voir le récit de notre amie Raymonde Garin).

Mes compagnes d'Abteroda se souviennent sans doute comme moi de la colère du Kommandant venu de Buchenwald constater *de visu* de notre incapacité à rendre un travail rentable et dont la première réaction a été de chasser les malades du *Revier* vers l'usine.

En avril 1945, plusieurs des vingt-sept Kommandos seront vidés de leurs occupantes qui, épuisées, affamées seront jetées sur la route, obligées à parcourir des kilomètres sous les mitraillages, les bombardements, les tirs des gardiens SS qui les encadraient.

Les panneaux de l'Exposition présentent de nombreux documents sur ce que fut le destin de milliers de femmes, leur combat

pour survivre. Ils sont complétés par vingt-quatre biographies, fort diverses, qui attestent de la volonté des nazis d'anéantir en Europe les juifs mais aussi tout être hostile à leur idéologie.

Nous étions dix-huit survivantes : plusieurs Russes, Polonaises et Hongroises, Tchèque et Sinte*, trois Françaises, une Ukrainienne – réunies pour inaugurer l'Exposition, mais aussi pour témoigner.



Les Kommandos extérieurs appartenant au camp de concentration de Buchenwald

Ces témoignages ont bouleversé les auditeurs et ont interpellé celle de mes petites-filles qui avait accepté de m'accompagner et qui a trouvé en ceux-ci « une grande leçon de courage et d'humanité ».

L'Exposition mériterait de demeurer au Mémorial. C'est un vœu que je forme en remerciant tous ceux qui ont permis qu'elle soit réalisée et tout particulièrement Mme Seidel qui, durant des années, a multiplié ses recherches et surtout, en mettant beaucoup de son cœur, des contacts avec des survivantes. Ce qui ressort fort bien lorsqu'on parcourt l'exposition...

Le livre *Les Françaises à Ravensbrück* n'aurait-il pas mérité un chapitre plus important sur les *Françaises des Kommandos* ? Elles furent les plus nombreuses – je crois – à subir ces transports vers les innombrables satellites de tous les grands camps.

Jacqueline Fleury

* Sintes, Roms et Tsiganes étaient victimes du génocide.

Je me suis trouvée engagée dans la Résistance au contact d'une famille parisienne que j'ai connue pendant la guerre. Je suis la seule survivante.

Le *Réseau Bourgogne* auquel nous appartenions était spécialisé dans la récupération des aviateurs alliés tombés en France et leur retour en Angleterre.

Après une arrestation tardive due au fait que celui qui nous a fait arrêter était un agent « double » et un court séjour à la pri-

son de Fresnes, nous avons fait partie du convoi formé en gare de Pantin le 15 août 1944 à destination de Ravensbrück où j'ai été immatriculée sous le n° 57746.

Comme la plupart des femmes de ce transport je suis partie ensuite au Kommando de Torgau puis à Abteroda où j'ai été blessée le 28 décembre 1944.

Cet accident s'est produit à la suite d'un malaise ayant entraîné ma chute sur la perceuse qui était un outil de travail, le foret entraînant mes cheveux jusqu'à ce que le courant électrique de l'usine soit coupé. J'ai été transportée dans une petite pièce servant d'infirmerie située près du dortoir. Le cuir chevelu étant arraché sur une large partie du sommet du crâne, j'ai fait une hémorragie et faute de moyens on a procédé à une ligature avec du fil à coudre.

L'après-midi du même jour j'ai été transportée dans une infirmerie de l'usine située en dehors du camp. La souffrance était atroce. Le 31 décembre on m'a emmenée sur une civière jusqu'à la gare la plus proche et hissée dans un wagon à bestiaux pour arriver à l'hôpital d'Eisenach. Un docteur a désinfecté la plaie et fait un bandage avant d'être conduite au sous-sol dans la

cellule destinée aux prisonniers, cette cellule étant éclairée par un soupirail dont les vitres étaient peintes en bleu. Il y avait un lit, une cuvette, un broc d'eau et un bassin.

Pendant cinquante-quatre jours je suis restée seule sans parler. Deux fois par jour une femme déposait une assiette contenant du chou et des pommes de terre. L'unique lien avec l'extérieur était la sonnerie des cloches d'une Eglise marquant les heures, ce qui m'a permis de ne pas perdre la notion du temps. Quant aux soins, c'était vraiment peu de choses : un pansement tous les trois ou quatre jours au début puis une interruption complète pendant trois semaines alors que la plaie était très infectée et purulente.

Enfin le 24 février 1945 deux gardiennes et un militaire du camp sont venus me chercher afin de repartir au Kommando pour deux ou trois jours plus tard rejoindre le premier convoi des camarades parties au Kommando de Markkleeburg où je n'ai jamais pu accéder à l'infirmerie tenue par les Hongroises.

R.G.

CHRONIQUE DES LIVRES

Le secret de l'espérance

Geneviève de Gaulle Anthonioz*

Le livre auquel notre présidente Geneviève, malgré sa maladie, consacrait son temps et ses forces est terminé depuis juillet et je l'ai lu avec intérêt et admiration.

Depuis sa rencontre avec le père Joseph Wresinski qui lui fit connaître le *Quart Monde*, elle fut persuadée que la lutte contre l'exclusion des très pauvres était la continuation de notre résistance : nous avons lutté contre le racisme, l'antisémitisme, le mépris des faibles, nous avons connu la faim, le froid, l'épuisement, mais nous avons gardé l'espoir.

Geneviève nous a reconnues dans ces exclus et elle a accepté d'être la présidente du mouvement ATD Quart Monde. Non pour la gloire, mais pour le service : elle connaît et aime les membres et les volontaires du mouvement et elle sait leur faire donner le meilleur d'eux-mêmes dans les débats.

Malgré son don de parole et de persuasion, que de temps donné, de fatigues, jusqu'au vote de la loi d'orientation contre l'exclusion !

Je ne veux pas résumer ce beau livre mais vous inciter à le lire et à le faire lire autour de vous ; ainsi nous participerons au combat pour le respect de « l'égale dignité de tous les êtres humains ».

Marie Zamanski

* Fayard, Ed. Quart Monde, 2001, 194 p., 65,60 F., 10 €.

Viennent de paraître

Un superbe album de photographies*, en noir et blanc, prises par Germaine Tillion lors de ses séjours en Aurès de 1934 à 1940. C'est un magnifique ouvrage, témoin d'un talent de notre amie que nous ignorions jusqu'alors, de sa curiosité et de sa minutie à noter toutes références, mais ces qualités-là nous les connaissons de longue date. Vous aurez, en prime, en fin de parcours, cinq photographies de « Germaine Tillion ethnographiant », Koury, avant Koury.

* *L'Algérie aurésienne* Germaine Tillion, en collaboration avec Nancy Wood, Ed. de La Martinière, 158 p., 240 F., 36,59 €.



Germaine Tillion À la recherche du vrai et du juste

À PROPOS ROMPUS AVEC LE SIÈCLE

Seuil

Textes réunis et présentés par Tzvetan Todorov, Le Seuil, 419 p., 137,75 F., 21 €.

Le prochain Voix et Visages comportera une recension des ouvrages lauréats des différents prix Résistance et Déportation, en cours d'attribution au moment où nous préparons ce numéro.

La présidente
le conseil d'administration
souhaitent à toutes
belles et joyeuses fêtes
une heureuse année

IN MEMORIAM

AGNES DEBUIRE, née FRANQUINET CATHERINE 1908-2001



Comment la nommer ? Pour nous, très nombreuses, elle fut notre amie Catherine, Catherine Goetschel. Sa forte personnalité, son entrain, son élan vers les autres, son autorité naturelle malgré sa petite taille – elle imposa une certaine

discipline dans son wagon durant le long voyage du plus important convoi de femmes déportées vers Ravensbrück – cachait une discrétion et une modestie telles qu'au jour de sa disparition, plus de 56 ans après son retour, nous n'avons guère été capables de retracer son complet parcours de résistance.

J'emprunte donc à l'hommage que lui a rendu le général d'armée Bernard de Lapresle, Gouverneur des Invalides, le 11 juin dernier à l'occasion de la cérémonie d'adieux.

C'est après deux mois à l'Institution Nationale des Invalides que Catherine s'est éteinte, « très lucidement consciente, ...au terme d'une vie à la fois discrète, digne et extraordinairement bien remplie ».

Je reprends aussi le portrait qu'en a donné le Gouverneur des Invalides tant il m'apparaît juste « ...Votre personnalité (qui) cachait sous une apparence extrêmement distinguée, réservée, et même fragile, une grande hauteur de vues, une profonde détermination, un humour plein de finesse, et un permanent souci de peser le moins possible sur votre entourage ». Ainsi nous n'avons appris son arrivée aux Invalides que huit jours avant son décès.

Engagée en qualité d'ambulancière militaire, Agnès Franquinet participe aux combats de la Campagne de France de 1940. Démobilisée en juillet 1940, c'est le départ de Paris pour la région de Toulouse où elle devient agent de liaison dans le réseau *Cohors* au début de 1941. C'est alors qu'elle devient « Catherine ». En 1943, elle épouse l'ami d'un ami d'enfance Jacques Goetschel d'origine juive, pour lui éviter d'être arrêté. Vainement, puisqu'il sera quand même déporté et ne reviendra pas.

Après deux années d'action clandestine, Catherine est arrêtée par la Gestapo à Paris en avril 1943. C'est alors Fresnes, puis Compiègne et Ravensbrück avec les 27000, puis son transfert à Holleischen où elle est libérée en avril 1945.

Agnès Goetschel reprend le magasin de dentelles d'art de son père, le modernise, le transforme en une entreprise de décoration d'intérieure où elle emploie, avec une

humeur joyeuse et un dynamisme constant, son goût des belles choses.

Toutes les camarades qui l'ont approchée l'évoquent avec une émotion souriante car son amitié était revigorante ; parmi elles je citerai, entre autres, les noms d'Anne-Marie Bauer, Odette Fabius, Andrée Girard disparues avant elle, et encore Germaine Tillion, Gabrielle Ferrières et Jeannette l'Herminier qui nous livre ci-dessous son souvenir.

Je l'aimais tendrement.

Catherine Debuire était chevalier de la Légion d'Honneur, titulaire de la Croix de guerre avec palme et de la médaille de la Résistance.

D. V.

C'est à Compiègne, lors du premier grand convoi d'un millier de Françaises déportées en Allemagne (les 27000) que j'ai rencontré Catherine et ai apprécié définitivement l'équilibre de sa forte personnalité morale, intellectuelle, artistique et humaine.

Le sort nous ayant permis de suivre le même parcours pendant plus de trois mois au Block 22 de Ravensbrück, puis jusqu'à la fin des hostilités à la poudrerie d'Holleis-schen (Sudètes) nous n'avons jamais cessé d'entretenir les fraternelles relations nées en captivité de nos communes souffrances et aspirations.

Enfin, si l'immobilité engendrée par le temps nous avait toutefois séparées, rien n'a jamais pu ébranler la chaleur et la qualité d'une amitié à laquelle nous avions sans doute été destinées de toute éternité.

Jeannette L'Herminier



GENEVIEVE CHEBROUX-FOLGOAS OLGA



Geneviève Chebroux est entrée dans la Résistance pendant l'hiver 1943, à l'insu de ses parents qui s'avèrent plus tard appartenir au même mouvement. Tous deux avaient transmis à Geneviève leur idéal républicain, et c'est ainsi que tout naturellement tous trois s'engagèrent dans la résistance.

Geneviève était chargée de la transmission des messages d'Alexandre Parodi vers les différentes branches du mouvement. Recherchée par les Allemands sous le pseudonyme d'Olga, elle fut arrêtée sous sa fausse identité d'alors – Marie-Antoinette Forget – le 5 août 1944 à Paris, puis conduite pour interrogatoire dans la triste-

Le 1^{er} octobre 2001, dans le cadre prestigieux de la citadelle, la ville de Besançon rend hommage à la mémoire de Denise Lorach.

Qui était donc Denise Lorach ? Née Denise Levy à Besançon en 1916, elle épouse Jacques Lorach en 1938 de qui elle a un fils Jean-Serge. 1940 : c'est l'invasion allemande. Bien que juive Denise Lorach ne s'est jamais cachée, pensant que rien ne pouvait lui arriver : son mari, officier français est prisonnier, ses aîeux se sont battus brillamment pour la France. « Comme j'ai été gourde » a-t-elle souvent répété. En février 1944, elle est arrêtée avec son fils et son père qui sera déporté et gazé à Auschwitz. Elle et Jean-Serge sont déportés à Bergen-Belsen. En mai 1945, ils sont libérés par l'Armée Rouge à Töblitz. Ils rentrent à Paris où ils retrouvent Jacques Lorach. La vie reprend. Ils ont un second fils.

En 1964, lors de la visite d'une exposition consacrée à la libération, elle est choquée par l'absence presque totale d'évocation de la déportation. Elle en parle au maire de Besançon qui lui propose d'ouvrir « un musée de la Résistance et de la Déportation ». Presqu'un défi ! Elle le relève. Commence alors, pour elle, un véritable parcours du combattant. Elle cherche, récolte, rassemble une masse d'archives, de documents. Elle frappe à toutes les portes, obtient le soutien d'Henri Michel (un des tout premiers historiens dont les recherches portent sur la déportation). Elle réussit à fédérer toutes les associations de déportés et de résistants pour créer l'association des « Amis du Musée de la Résistance et de la Déportation ». La ville de Besançon lui octroie un bâtiment dans l'enceinte de la Citadelle ; enfin, en 1971,



Photo Gabriel Vieille

Jean-Serge et Jean-Paul Lorach
dévoilent la plaque :

« Esplanade Denise LORACH
1916-2001

Déportée à Bergen-Belsen
Fondatrice du musée
de la Résistance et de la Déportation »

elle ouvre le petit musée de 400 m², dont elle est nommée conservateur en 1977. Bien vite, la place manque. Un nouveau musée est inauguré en 1982 dans l'ancien bâtiment des Cadets : 2 700 m², vingt salles d'exposition, des documents originaux comportant des pièces rares, un lieu de conférence, un centre d'archives et de documentation ouvert à tous les universitaires et chercheurs. Actuellement le musée reçoit plus de 60 000 visiteurs par an qui peuvent prendre la mesure de ce que furent la Résistance et la Déportation.

Fatiguée, usée, malade, Denise Lorach accepte avec difficulté d'abandonner ses activités. Le professeur François Marcot qui travaille depuis longtemps avec elle et Elisabeth Patwa, devenue conservateur, continuent son œuvre avec ardeur.

(suite p. 5)

ment célèbre annexe de la Gestapo de la rue de la Pompe où elle refusa de parler et fut expédiée à Fresnes, puis déportée : gare de Pantin, via Nanteuil-Sacy jusqu'à Ravensbrück où elle est immatriculée parmi les 57000. Elle y restera jusqu'à son départ pour Torgau début septembre d'où elle repart pour Ravensbrück et reçoit une nouvelle immatriculation : 75360. Début novembre, transport pour Königsberg où son Kommando est affecté à la construction d'un terrain d'aviation. Elle sera libérée le 5 février 1944 par les Russes.

Retour par Odessa puis arrivée à Marseille le 5 avril à bord de l'*Arawa*, enfin Paris, par train omnibus, le 7 avril.

Geneviève retrouve sa place chez ses parents à Issy-les-Moulineaux, s'y marie en 1946 avec le docteur Folgoas et reprend sa belle profession de sage-femme, d'abord à l'Assistance publique puis dans le privé toujours dans la même maison d'Issy-les-Moulineaux où elle restera jusqu'à la fin de

sa vie. Divorcée en 1987, elle a élevé avec tendresse ses deux fils – dont le cadet est décédé prématurément – puis sa petite-fille Céline.

Geneviève Chebroux-Folgoas a témoigné de la déportation et de la résistance dans les écoles lorsqu'elle devint déléguée de l'ADIR pour les Hauts-de-Seine, elle fut présidente de 1980 à 1991 de la Section des Hauts-de-Seine de la Société d'Entraide des Membres de la Légion d'Honneur.

Elle est décédée à l'hôpital militaire de Percy le 16 octobre 2001, à l'âge de 81 ans. Geneviève Chebroux-Folgoas était Officier de la Légion d'Honneur et était décorée de la Croix de guerre avec palme et de la Rosette de la Résistance.

Sa gentillesse, sa générosité et sa forte et sereine personnalité ont marqué ceux et celles qui l'ont approchée.

X

Lorsque le 8 septembre 2001, jour anniversaire de la libération de Besançon (presqu'un symbole !) Denise Lorach décède, la relève est assurée : le musée continue à vivre.

C'est cette femme tenace, volontaire, courageuse que la ville de Besançon honore le 13 octobre dernier. Le professeur Marcot, actuel président des « Amis du musée de la résistance et de la déportation de Besançon » s'emploie d'abord à tracer son portrait... « femme de caractère, une vraie combattante, déterminée, inflexible dans sa volonté, directe dans ses affrontements »... Il ajoute... « femme de grande culture, Denise Lorach était d'une intelligence rare qui sait être en éveil, à l'écoute des autres. Elle a aimé à apprendre et à maîtriser les savoirs les plus divers... Sans elle ce musée n'aurait jamais vu le jour. Elle l'a voulu pour la jeunesse, pour expliquer, pour faire comprendre »...

Monsieur Milo Jehan, maire honoraire de Belfort, vient à son tour exprimer son admiration pour cette grande dame. Enfin, Monsieur Fousseret, maire de Besançon, témoigne de la fierté et de la reconnaissance de la ville pour Denise Lorach. Il lit ensuite quelques pages dans lesquelles Denise Lorach évoque elle-même sa déportation et il propose qu'au nom des valeurs et du devoir de mémoire pour lesquels elle s'est battue, le parvis des Cadets prenne le nom d'*Esplanade Denise Lorach*.

Les deux fils de Denise Lorach ont dévoilé la plaque apposée en mémoire de leur mère en ce lieu déjà hautement symbolique où se trouvent « les poteaux des fusillés de la Résistance », la « Statue du déporté » et le Musée.

Michèle Agniel

Nous avons appris avec tristesse que Jacques Lorach s'est éteint le 29 octobre 2001, moins de deux mois après son épouse.

Nous adressons nos très sincères condoléances à sa famille.



Rappelons que le vidéo-film « Relais de la Mémoire 1923-1945 » (27') a été tourné en 1993 dans ce Musée de Besançon avec Denise Lorach et un groupe de jeunes auxquels elle le fait visiter. Il a été diffusé à de nombreux exemplaires, vu en France par des jeunes principalement pour la préparation du Concours de la Résistance et de la Déportation (VHS), et aux Etats-Unis, en Italie, en Allemagne en système PAL (7,5 €).

Yvette Bernard-Farnoux

Mémoire des Déportés Résistants d'Europe
2, avenue du Parc
92170 Vanves

Au mont Valérien Un monument à la mémoire des fusillés

Le Haut-Lieu du Mont Valérien, où se dresse depuis le 18 juin 1960 le Mémorial de tous les morts de la France Combattante 1939-1945, dont le général de Gaulle voulut la création dès novembre 1945, va se glorifier au printemps prochain d'un autre monument du souvenir : celui en hommage aux résistants et otages fusillés dans sa clairière de 1940 à 1944. Non moins d'un millier ont été identifiés dans l'état actuel des recherches. Il portera leurs noms.

M. Jacques Floch, Secrétaire d'Etat à la Défense chargé des Anciens Combattants, l'a présenté ainsi lors d'une conférence de presse le 17 octobre dernier : « De 1940 à 1944, aux heures noires de l'occupation, des patriotes de toute origine, de toute conviction, de toute confession y ont donné leur vie pour que la France soit libre.

« Or ces héros et martyrs demeurent anonymes. Alors qu'en France, dans la plupart des lieux où tombèrent des combattants morts pour la France et des victimes de l'occupant nazi, un monument ou une plaque commémore leur sacrifice et conserve leurs noms. Ce n'est pas le cas au mont Valérien. Le 18 juin 1997, Robert Badinter, sénateur des Hauts-de-Seine, déposa une loi pour remédier à cette omission et mettre en pleine lumière la mémoire individuelle des fusillés. Suite au vote de la loi à l'unanimité par le Sénat, le 22 octobre 1997, le Gouvernement a repris à son compte cette proposition et désigné une Commission consultative pour fixer les modalités de sa mise en œuvre.

Aujourd'hui, la Commission a achevé ses travaux et fixé l'emplacement du monument face à la chapelle des fusillés. Tous [presque tous] les fusillés sont désormais identifiés. A l'issue d'un second concours, le jury a porté son choix sur le projet audacieux de l'architecte Pascal Convert. »

Il est vrai que depuis longtemps de nombreuses associations d'anciens résistants prônaient cette initiative et leurs représentants ont participé à la mise en œuvre de ce projet. Trois historiens ont tenté d'établir la liste exhaustive des victimes, mais celle-ci ne pourra sans doute *jamais* être exhaustive, c'est pourquoi la dédicace suivante sera inscrite sur le monument : « **Aux résistants et aux otages fusillés au Mont-Valérien par les troupes nazies 1941-1944** », complétée par la mention : « **à tous ceux qui n'ont pas été identifiés** ».

Après les réunions de la Commission en 1998, 1999 et 2000, le 6 décembre de cette dernière année l'appel public à candidature pour le projet est lancé. Il est suivi par la constitution d'un jury de dix membres, présidé par Mme Solange Apik, directrice de la Mémoire, du patrimoine et des archives. MM. Jean-Bernard Badaire, vice-président de la Fondation de la Résistance et Jean-

Pierre Hemmen, président du Comité national du souvenir des fusillés du Mont-Valérien, étaient membres du jury.

M. Jacques Floch a précisé : « *Le monument en bronze bruni, expression de deuil, aura la forme d'une cloche sur laquelle seront gravés les noms des fusillés par ordre chronologique. Indépendamment de toute notion de culte, le symbolisme de la cloche est universel et remonte à la nuit des temps. La cloche neutralise les maléfices, pleure le glas des morts, jette les appels angoissés du tocsin, célèbre la Victoire, appelle au rassemblement de la communauté.* »

Cette cloche-là parlera au cœur mais ne sonnera pas ; car, précise Pascal Convert dans sa note d'intention, « Face à la chapelle des fusillés le choix de son emplacement l'insère dans l'espace simplement et la met en relation avec l'environnement naturel : scellée dans l'herbe elle tire, tout ensemble son caractère de tombeau et sa vitalité... Son bronze sombre constitue le support de deuil où viennent s'inscrire les noms des résistants exécutés au mont Valérien [...] Un espace est laissé libre sur l'anneau situé à la base de la cloche. Il est là pour les résistants exécutés en d'autres lieux, pour les résistants non encore identifiés en attente de l'inscription de leur nom ou de la mention de leur absence. »

Tout conviera sans doute à suivre le chemin parcouru par ceux qui marchaient au supplice, de la chapelle – où les prisonniers étaient enfermés – vers la clairière, lieu de leur exécution. Tout conviera à se recueillir aussi dans la **Crypte du Mémorial de la France Combattante** toute proche, où se trouve, entourée par seize cénotaphes recouverts du drapeau tricolore, l'urne contenant des cendres recueillies dans les fours crématoires des Camps de Déportation. Les deux monuments s'appellent et se répondent. L'auteur du **Paradis perdu**, le grand poète anglais John Milton, disait déjà « il y a des silences que l'on entend ».

D. V.



Hauteur : 2,18 m - Diamètre : 2,70 m

Photo D.M.P.A.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

aura lieu le jeudi 21 mars 2002

au CERCLE DE L'UNION DES AVEUGLES DE GUERRE

49, rue Blanche, 75009 Paris – Tél. : 01 48 74 56 18 – Fax : 01 45 26 24 34

HORAIRE

12 h – Déjeuner (sur place)

14 h – Assemblée générale

Invité : Alexandre Adler

(Possibilités de retenir sur place des chambres confortables).

ÉLECTIONS

Membres sortants et rééligibles

Mmes Michèle Agniel, Geneviève Anthonioz, Jacqueline Fleury, Line Handschuh, Jeannette l'Herminier, Denise Vernay, Marie Zamansky.

Les candidatures nouvelles doivent nous parvenir impérativement deux mois avant l'A.G.

COTISATION ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 2001 auprès de leur déléguée, ou de l'ADIR. (CCP 5.266.06.D) et si besoin de remettre ou d'envoyer leur pouvoir.

INFORMATION

Nos déléguées de la région parisienne ne pouvant plus assurer une permanence hebdomadaire, c'est le **premier lundi du mois** que vous trouverez un accueil sympathique au siège de l'ADIR, 54, avenue Duquesne à Paris.

(suite de la p. 1)

L'A.D.I.R.

vue à travers ses Archives

Inédites, riches d'indications sur Ravensbrück, ses Kommandos, les archives de l'ADIR offrent de surcroît des pistes potentielles de recherches, qui ne demandent qu'à être exploitées par des chercheurs.

Maintenant inventoriées, les archives de l'ADIR vont être microfilmées en janvier 2002 et seront complètement accessibles aux chercheurs dès le mois de mars.

Philippe Mezzasalma

B.D.I.C.

(6, allée de l'Université
92001 Nanterre Cedex)

VOS ARCHIVES

Vous avez trouvé avec ce numéro de *Voix et Visages* une petite plaquette **Guide du détenteur d'archives de la Résistance et de la Déportation**. Elle a été conçue pour nous, ancien(ne)s résistant(e)s et déporté(e)s par la Fondation de la Résistance, la Fondation pour la Mémoire de la Déportation avec l'appui technique et financier du ministère de la Défense et celui de la Culture, tutelle des Archives de France.

Je vous invite à la lire attentivement et à prendre des dispositions en conséquence, si vous ne l'avez pas déjà fait. Dans un éditorial, vieux de huit ans (comme le temps passe, je le croyais seulement de quatre à cinq ans !) – juillet-octobre 1993 – je vous exhortais déjà à préserver et prévoir la transmission de vos « souvenirs » de cette époque ainsi qu'à indiquer à des instances stables leur lieu de dépôt et de conservation.

Diffusé par toutes les associations concernées, ce petit livret de présentation agréable est très clair. Je compte sur vous pour qu'il soit utile. Je remercie chacune de prendre ces conseils à cœur.

Votre secrétaire générale

Denise Vernay

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Christiane Rème, Paris, a la joie de faire part de la naissance de : son quinzième petit-enfant, Juliette, le 23 septembre 2001, chez Lionel et Caroline Rème ;

ses sixième et septième arrière-petits-enfants, Martin et Gabriel, le 29 octobre 2001, chez Cyril et Emmanuelle Scordel.

DÉCÈS

Nous avons le vif regret de vous faire part du décès de nos camarades :

Olga Folgoas (57000), Issy-les-Moulineaux, le 17 octobre 2001 ;

Marie-Marthe Boury (57466), Fontenay-sous-Bois, le 21 octobre 2001 ;

Toutti Hiterman-Souloumiac, Ardèche, le 3 octobre 2001.

Jean-Claude Cailloux, fils de notre camarade le Docteur Francine Cailloux-Bonnet est décédé accidentellement, septembre 2001.

Société des Amis de l'ADIR

Nous rappelons aux membres des familles de nos compagnes décédées, ainsi qu'aux enseignants et à tous ceux qui sympathisent avec les Anciennes Déportées et Internées de la Résistance, que l'adhésion à la Société des Amis de l'ADIR donne droit au service de notre bulletin (5 n° par an).

Cotisation membre : 24 €.

Cotisation membre de soutien : 48 €.

Etablir le chèque au nom de :

Société des Amis de l'ADIR,
24, avenue Duquesne, 75007 Paris

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement à la Commission paritaire : 01 325

Imp. CHIRAT - 42540 Saint-Just-la-Pendue. N° 4061

* Karl Clauberg, médecin nazi, général de la SS, est envoyé par Himmler à Auschwitz dès 1941, afin de mettre en pratique ses « théories » relatives à la stérilisation. Il sévit au tristement célèbre bloc 10 de cette date à 1944. On retrouve également sa trace en janvier 1945 à Ravensbrück, où il fait stériliser au moins quelques dizaines de détenues tziganes. D'un sadisme inouï, il est responsable d'au moins plusieurs centaines de morts avérées. Capturé par les soviétiques à l'issue de la guerre, il revient en Allemagne en 1955, où il est traîné en justice afin de répondre de ses crimes. Il meurt en 1957 en détention, avant son procès.

INVITATION

La galette des rois traditionnelle
aura lieu

le jeudi 17 janvier à 15 heures

au siège de l'ADIR

54, av. Duquesne, 75007 PARIS

Nous vous prions de bien vouloir nous faire part de vos intentions (inscription au 01 53 69 00 25) et, bien sûr, d'apporter un petit « paquet-cadeau » pour la tombola. Nous vous espérons nombreuses.